Document generated on 04/18/2025 9:07 p.m.

Relations

RELATIONS

Blanc de mémoire

Emiliano Arpin-Simonetti

Number 796, May–June 2018

Mémoire des luttes : pour continuer le combat

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88122ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Arpin-Simonetti, E. (2018). Blanc de mémoire. *Relations*, (796), 21–21.

Tous droits réservés © Relations, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

systématiquement refuser toute aide financière, tandis que l'Orchestre symphonique de Montréal, presque exclusivement composé d'hommes, pouvait compter sur le soutien sans faille de la Ville et d'autres bailleurs de fonds.

Cet exemple – parmi tant d'autres – illustre à quel point, malgré sa richesse et sa densité, l'histoire des femmes au Québec demeure « une histoire toujours méconnue et non encore enseignée. […] Surtout, les événements relatifs aux épisodes variés de la lutte des femmes ne sont pas inscrits dans la mémoire collective, qui reste fondamentalement une mémoire des faits et gestes masculins », soulignent Micheline Dumont et Louise Toupin dans un autre ouvrage majeur pour la mémoire des luttes sociales : *La pensée féministe au Québec. Anthologie 1900-1985* (Remue-ménage, 2003). Il s'agit d'une histoire que l'on minore, que l'on voudrait ignorer ; elle est aussi, bien sûr, absente des textes destinés à l'enseignement scolaire : « En outre, le suffrage féminin, les allocations familiales, les congés de maternité, par exemple, s'ils sont mentionnés dans les livres d'histoire, sont présentés comme des mesures […] *accordées* et non pas comme des revendications qui ont été *réclamées* par des femmes. » Ceci nous interpelle, nous invite à des remises en question et à une révision profonde de l'espace accordé à la mémoire des luttes sociales, dans une société où, comme dans beaucoup d'autres, le quotidien des femmes demeure marqué par l'empreinte et la survivance tenace de comportements sexistes et discriminatoires. Les revendications des femmes et leur aboutissement sont le fait d'une conscience révoltée et ont été portées majoritairement par des luttes sociales ; on ne peut, dès lors, faire l'économie d'une analyse des rapports de pouvoir dans leur globalité. Ils sous-tendent toutes les formes d'oppression, d'où le silence et l'amnésie organisés autour de ces luttes. Oublis programmés, stratégies politiquement établies, dont le but est de reléguer aux limbes de la grande histoire les efforts de différents groupes pour la conquête de leurs droits.

Les revendications des femmes et leur aboutissement sont le fait d'une conscience révoltée et ont été portées majoritairement par des luttes sociales.

Ces stratégies qui occultent les combats menés contre l'institutionnalisation de l'oppression et de l'exploitation nous obligent sans cesse à la vigilance, nous commandent d'agir contre la persistance des inégalités et des pratiques discriminatoires. Actions et remises en question qui doivent s'étendre à l'ensemble des conditions spécifiques d'oppression et d'exploitation, car toutes ces sphères où s'exercent répression, racisme, sexisme, dépossession, pillage et destruction de la planète se rejoignent inexorablement dans la mise en œuvre des rapports de domination.

Nous n'avons alors d'autre solution que d'agir sur tous les fronts et de mener des combats, tant individuels que collectifs. À ce prix seulement, nous pouvons nourrir l'espoir de garder vivantes ces luttes et ces actions qui, de passées, ne portent que le nom.

BLANC DE MÉMOIRE

Dans les années 1960, les luttes des Noirs contre le racisme et le colonialisme – des États-Unis aux Caraïbes en passant par l'Afrique – sont une source d'inspiration pour toutes les populations colonisées, exploitées, marginalisées de la planète.

Le Québec ne fait pas exception. S'il est devenu commun de souligner que la gauche indépendantiste s'identifiait alors à ces luttes, paradoxalement, il est moins courant de rappeler que ces mouvements résonnent aussi auprès… de la population noire de Montréal, inspirant dès cette époque d'importantes luttes.

Le Congrès des écrivains noirs d'octobre 1968 à l'Université McGill, organisé notamment par des étudiants caribéens, témoigne avec force de cette solidarité qui se tisse. Des figures centrales du mouvement international de libération des Noirs, notamment C.L.R. James, Walter Rodney et Stokely Carmichael y prendront la parole et marqueront les esprits par la puissance de leur analyse anticolonialiste, antiraciste, prônant l'affirmation culturelle et politique des Noirs.

C'est dans cette atmosphère militante, aussi alimentée par la colère ressentie après l'assassinat de Martin Luther King, le 4 avril 1968, qu'auront lieu les événements de l'Université Sir George Williams (aujourd'hui Concordia), moment charnière pour les luttes antiracistes à Montréal et au Québec. Rappelons les faits : devant l'inaction de la direction concernant des plaintes déposées au printemps 1968 par plusieurs étudiants dénonçant le racisme de certains professeurs, une manifestation s'organise en février 1969. Celle-ci se mue rapidement en occupation du centre informatique de l'université, qui durera deux semaines avant que la police anti-émeute n'évacue de force les locaux. Dans l'échauffourée, un incendie est déclenché, entraînant de lourds dégâts matériels. Des badauds attroupés sur le trottoir, voyant la fumée s'élever du bâtiment, s'écrient alors « *Let the niggers burn!* » (« Laissez-les brûler, ces nègres ! »). En tout, une centaine de manifestants sont arrêtées, dont une quarantaine d'étudiants noirs, détenus séparément par la police.

Toute cette affaire aura entre autres pour effet de faire éclater au grand jour la présence d'un racisme structurel, souvent vécu de manière plus subtile au quotidien par la population noire. Elle a également un effet catalyseur pour le militantisme dans la communauté noire qui, malgré les origines diverses de ses membres, entrent en solidarité à travers l'expérience commune du racisme[1]. Associations, publications et groupes de défense des droits verront le jour et s'activeront pour lutter contre différentes formes de discrimination systémique, que ce soit dans le milieu universitaire, dans le monde du travail, dans le système judiciaire ou dans la sphère culturelle, entre autres.

Les luttes actuelles contre le racisme systémique ne sortent donc pas de nulle part : elles s'inscrivent dans une histoire des luttes – et des injustices – bien implantées ici, qui remontent par ailleurs bien au-delà de ce (bien trop) bref aperçu.

Emiliano Arpin-Simonetti

1. Pour un portrait plus détaillé, voir Sean Mills, *Contester l'empire*, Montréal, Hurtubise, 2011 et David Austin, *Nègres noirs, nègres blancs. Race sexe et politique dans les années 1960 à Montréal*, Montréal, Lux, 2015.